Timothy TACKETT, Anatomie de la Terreur. Le processus révolutionnaire 1787-1793

Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2018, 480 p.

Frédéric Gugelot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45212>

DOI : 10.4000/assr.45212

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 372-373

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Frédéric Gugelot, « Timothy TACKETT, Anatomie de la Terreur. Le processus révolutionnaire 1787-1793 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 11 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45212> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45212>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Timothy TACKETT, Anatomie de la Terreur. Le processus révolutionnaire 1787-1793

Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2018, 480 p.

Frédéric Gugelot

RÉFÉRENCE

Timothy TACKETT, Anatomie de la Terreur. Le processus révolutionnaire 1787-1793, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2018, 480 p.

- 1 Après *Par la volonté du peuple* (1997), l'auteur poursuit son exploration de la France révolutionnaire et nous livre un récit et une réflexion sur le nœud interprétatif de la Révolution, la Terreur : « Ce n'est pas que j'estime que la violence fut l'essentiel de la Révolution [...] mais parce que l'émergence de la violence au cours du processus révolutionnaire est une question fondamentale » (p. 9). Le mot le plus important est « processus ». De 1789 à 1793, des sources inédites, notamment des correspondances, servent à dégager les formes émotionnelles et les moments de cette marche vers un régime de terreur. « Comment les idéaux de 1789 s'étaient-ils ainsi transformés en violence et terreur après 1792 ? » (p. 14). L'auteur insiste sur l'évolution des perceptions de l'élite révolutionnaire qui mène à l'adoption d'une « culture politique de la violence » ; « les répertoires d'émotions des masses et des élites se confondirent partiellement à plusieurs reprises » (p. 371).
- 2 Pour lui, la Terreur n'est ni consubstantielle à la Révolution, ni l'application d'un programme préalablement conçu. Le processus de radicalisation collective est le fruit des bouleversements politiques et sociaux en cours. « On oublie souvent aujourd'hui à quel point ces événements furent inédits, étonnants et inattendus » (p. 368). « On n'est pas révolutionnaire, on le devient », note Lazare Carnot (p. 16). On n'est pas terroriste, on le devient, précise Tackett. La première partie évoque les origines de la Révolution

et aspire à montrer que les « conditions » de cette culture politique de la violence émergent bien avant la Terreur. Elle dégage la « force de conviction et l'enthousiasme des nouveaux convertis » (p. 17) aux idées de liberté et d'égalité et « l'intensité de l'engagement révolutionnaire, la chute de l'autorité et de la légitimité, les effets de la contre-révolution, le climat de peur, les divisions révolutionnaires et l'influence de la culture politique des ouvriers et artisans urbains » (p. 23-24).

- 3 La deuxième partie décrit le processus de la Terreur. En peu de temps, un régime millénaire, la monarchie, disparaît. Les guerres extérieures et intérieures se multiplient alors qu'il faut constituer un nouvel État, refonder le corps social. Tackett insiste sur l'enthousiasme du moment. « On oublie parfois à quel point la devise "Liberté, égalité, fraternité" avait pu être profondément exaltante pour les hommes et les femmes de la Révolution. Elle représentait un système de valeurs, la base entièrement nouvelle d'une société, à partir de laquelle les révolutionnaires croyaient pouvoir changer le monde à jamais ». (p. 138). Mais pour créer l'homme nouveau, les révolutionnaires se heurtent inévitablement à l'Église, si étroitement mêlée au régime précédent. L'auteur parle d'ailleurs de « catalyseur religieux » dans le processus (p. 120). En 1790, l'adoption de la constitution civile du clergé ne veut pas changer les dogmes mais bouleverse la structure ecclésiale : « Jamais depuis la Réforme au XVI^e siècle, un État européen n'avait effectué unilatéralement de tels changements dans l'Église. » (p. 123). La crise ecclésiastique polarise : « Le schisme qui se créa au sein de l'Église catholique allait durer une décennie et avoir des effets considérables sur les attitudes de la population envers toute la Révolution » (p. 126). Ces tentatives de réforme ecclésiale entraînent presque la moitié du clergé paroissial à refuser le serment d'allégeance à la nouvelle constitution. Politique et religion se mêlent étroitement. La chute du roi entraîne la fin des derniers couvents, l'interdiction du port de la soutane pour les « constitutionnels » et le divorce.
- 4 Car une angoisse étreint les élites révolutionnaires, celle de voir la Révolution trahie. Les complots sont partout et cette vision obsidionale justifie la violence. Si l'auteur dégage les leviers émotionnels, « positifs » tels la joie, l'enthousiasme, la fraternité, il rappelle les émotions « négatives », l'effroi, la colère, la haine qui deviennent autant d'acteurs de la politique. La diabolisation de l'adversaire accroît la violence verbale, la haine, et les massacres et exécutions qui s'ensuivent. Ainsi les membres du clergé réfractaire sont « considérés comme la source principale de la contre-révolution dans l'intérieur » (p. 226). Face à ceux qui rejettent le nouveau système de valeurs, « quelques révolutionnaires se muaient rapidement en croyants confiants et sûrs d'eux-mêmes, beaucoup d'autres étaient assaillis de doutes » (p. 18). Au-delà de la politique religieuse de la révolution, la construction de l'homme nouveau se nourrit d'espérances, de foi, de peurs et de haines. Vers la fin du printemps 1792, on observe « un sentiment général de nervosité et de méfiance, auxquelles s'ajoutait une obsession croissante des conspirations », même si « la croyance fervente en la possibilité du changement, l'esprit de 1789, restait toujours présente » (p. 191). La religiosité, le vocabulaire chrétien hantent les événements. Le lendemain des grandioses funérailles de Marat, des femmes se présentèrent devant la Convention et jurèrent d'élever leurs enfants selon « l'Évangile » (p. 316). Lors du vote de la constitution de 1793, une partisane de la révolution, épouse d'un député, Rosalie Jullien, écrit à son fils : « J'embrasse d'un coup d'œil, tout l'univers, et je le vois rendre un culte religieux aux deux divinités françaises, la liberté et l'égalité » (p. 318).

- 5 La peur constante des complots et des trahisons, amplifiée par les rumeurs, enclenche et nourrit la radicalisation qu'alimente le spectre des menaces, celle de l'ancien monde, nobles, clergé, puis du nouveau, Feuillants, Girondins. L'auteur note l'importance croissante dans le lexique patriote du verbe « exterminer » (p. 299). Les troubles religieux participent du contexte de guerre civile. La loi de déportation d'août 1792 chasse les non-assermentés restés à leurs postes alors que la politique religieuse de la Révolution unit les rebelles (p. 278-279). « La Terreur provint plutôt d'un enchaînement de faits venant du processus révolutionnaire lui-même » (p. 367). Rosalie Jullien note en 1794 : « Depuis quatre ans, je suis devenue méchante par bonté, barbare par humanité, et si passionnée pour le bien public que tous ceux qui s'y opposent sont mes ennemis et des monstres à mes yeux ». (p. 357) Ainsi, au plus fort de la Terreur, la rumeur se répand que « des prêtres méchants » évidemment « déguisés en femmes » (p. 315) préparent le meurtre des patriotes tandis qu'un « prêtre rouge », Claude Royer, affirme le premier : « Il faut placer la Terreur à l'ordre du jour » (p. 321). « L'intolérance des militants était particulièrement frappante dans leurs attaques contre l'Église et le clergé. Rien n'illustre mieux la distance extraordinaire parcourue depuis 1789 par les révolutionnaires les plus militants que l'évolution rapide de leurs opinions sur la religion » (p. 338). D'autant que la Révolution se veut aussi une rupture culturelle (changement du calendrier, des noms de lieux, fermeture des églises), provoquée par une minorité de militants urbains.
- 6 Dans ses mémoires publiées peu après Thermidor, Dominique-Joseph Garat écrit : « La fortune et le hasard semblent devenir [...] les divinités aveugles qui dirigent les destinées humaines » (p. 367). Les cheminements de la raison sont pleins de passions et d'émotions. Lire Tackett, c'est non seulement prendre le plaisir d'un récit bien mené mais aussi sentir derrière les bouleversements révolutionnaires le poids des sentiments, de la foi, des espérances et des haines.